

Appropriation de la langue française dans les littératures francophones de l'Afrique subsaharienne, du Maghreb et de l'Océan Indien



Appropriation de la langue française dans les littératures francophones de l'Afrique subsaharienne, du Maghreb et de l'Océan Indien. Extraits des actes des journées scientifiques de Dakar (23-25 mars 2006), Moussa DAFF (dir.), Synergies Afrique Centrale et de l'Ouest, numéro 27, Année 2007
Revue du GERFLINT, 208 p., ISSN : 1951-6770.

Par la variété des problématiques et la riche diversité des apports, ce volume, publié sous la direction de Moussa DAFF, constitue une réflexion sur le statut de la langue et le fonctionnement de l'écriture en francophonie. À l'arrière-plan des contributions, s'inscrit l'interrogation suivante : quelles sont les pratiques d'écriture par lesquelles l'écrivain francophone s'approprie la langue française ? Les différents extraits des actes des journées scientifiques de Dakar réunis ici fonctionnent comme diverses modulations d'une même réponse, des variations autour d'un même thème. Le texte de présentation (J. BISANSWA), les cinq articles de la Partie I (*Appropriation du français en Afrique subsaharienne : Approches théoriques et études de cas*) et les six contributions de la partie II (*Appropriation du français en Afrique subsaharienne et au Maghreb : Approches sociolinguistiques et problèmes de traduction lexicale*) offrent l'esquisse d'un vaste travail de synthèse sur la question.

Exceptés le texte de C. MAZAURIC qui analyse le rap et ceux de D. LATIN et d'Affifa MARZOUKI (qui s'occupent respectivement de *Chants d'ombre* et des *Hosties noires* de Senghor et de *Nos Ancêtres les Bédouins* de Salah Garmadi), les autres articles ont insisté sur le roman ou le récit et ont accordé – mais est-il possible de procéder autrement ? – la part belle à Kourouma dont l'œuvre fonctionne comme un laboratoire où s'expérimentent des pratiques marquées par leur caractère inédit et absolument audacieux. Les opérations verbales de Kourouma constituent l'emblème d'une démarche de rupture visant à renouveler en profondeur la langue française. Dans ces romans écrits en français, le lecteur entend la voix d'un « narrateur-traducteur » (G. PRIGNITZ, p. 128) évoluant dans un espace du plurilinguisme et soucieux de faire passer ses réalités dans l'écriture. L'analyse des « langues du roman » (A. LEFEBVRE, p. 160) est essentielle. Elle fait apparaître diverses particularités dont l'étude est, par exemple, au centre de la contribution d'A. Lefebvre (pp. 161-166).

Soucieux de (re)dire ce qui ne cesse d'être vrai, le discours des auteurs qui se livrent à une intense activité de propagande suppose une adhésion du public. Dans ces conditions, « le narrateur joue le rôle de traducteur » (G. PRIGNITZ, p. 127). Il se dégage alors une imagerie des plus séduisantes qui, sous bien des aspects, fait de la problématique identitaire une question qui accompagne l'aventure africaine

dans ses aspirations profondes et ses rêves les plus fous. C'est pourquoi Xavier BLANCO (pp. 187-204) fait de son intervention un plaidoyer pour une nouvelle stylistique plus soucieuse des dimensions créative et esthétique de la langue. Se pose alors la problématique de la représentation des cultures endogènes, des formes d'expression de la quête identitaire, et des ressources de la tradition. L'écriture devient la quête d'une mémoire doutant de ses repères.

Dans ces conditions, représenter le réel et poser les problèmes identitaires c'est dé-penser ou dé-limiter les signes et faire de cette activité un signe extérieur de richesse. Le traitement que l'écrivain a fait de la langue française constitue une provocante illustration d'une modernité iconoclaste. Plus qu'invite à la lecture, cette modernité est dé-lire : dans son délire, elle délie, défait et dénoue les amarres de la « tyrannie du logos » ; elle se défie des pratiques qui sclérosent le langage et dénonce les impostures d'une pensée abusivement univoque. Ainsi que le montre la production littéraire de Sony Labou Tansi, la dérive des signes, la mise en question du mot, le refus du sens et la crise de la lecture sont des repères permettant de marquer une modernité. Cette modernité est pensable comme un processus de « problématisation » du rapport à la tradition du roman africain.

L'hypercorrectisme et l'académisme linguistique (D. NGAMASSOU, pp. 83, 86 ; Christine LE QUELLEC COTTIER, p. 95 ; A. MARZOUKI, p. 147) ne font plus recette. Très nettement, les auteurs étudiés par les contributions réunies dans ce volume se démarquent de la promotion de « la conformité à un modèle académique français et surtout la capacité de le reproduire » (Christine LE QUELLEC COTTIER, p. 95). Les auteurs francophones ne sentent plus le besoin d'écrire comme Pascal, Rousseau, Chateaubriand, ou Flaubert... La langue est « sans cesse remodelée, métamorphosée et réinventée » (A. MARZOUKI, p. 147). La pratique courante du « mixage des langues » (C. MAZAURIC, p.177) et le « travail de métissage linguistique » (D. LATIN, p. 43) marquent les pratiques d'écriture des auteurs comme elle marque aussi l'activité des traducteurs (Xavier BLANCO, p. 187).

Le travail des écrivains se définit comme un geste de rupture. En effet, il faut « se libérer des carcans contraignants » (E. BILOA, p. 121) mettre en place une pratique pensable comme un « outrage » et comme une « transgression », une pratique que E. BILOA définit comme « une attitude irrévérencieuse » (p. 122). Cette poétique de la transgression et de la déviance est une exigence à promouvoir. Car c'est simplement dans la mesure où cette exigence est respectée que l'appropriation dont les sens sont étudiées par Cl. CAITUCOLI (pp. 54-55) et D. NGAMASSOU (p. 71) sera possible. Dans une production littéraire qui a le statut d'une « appropriation-adaptation » (Cl. CAITUCOLI, p. 54) ou d'une « appropriation-possession » (Cl. CAITUCOLI, p. 55), les stratégies d'écriture sont visibles dans la promotion « des techniques de violation de la norme standard du français » (D. NGAMASSOU, p. 72). Par l'ennoblissement, le métissage, le dérèglement, le déraillement, les malinkismes de Kourouma ou les « tropicalisations » de Sony Labou Tansi, se constitue une pratique qui vise à se saisir de la langue française et à « l'adapter à une image qui est propre à l'Afrique noire » (D. NGAMASSOU, p. 72), ou au Maghreb. Pour une très large part, le dynamisme du français (D. NGAMASSOU) en Afrique Noire et au Maghreb lui vient, curieusement mais significativement, du traitement « irrévérencieux » que lui infligent les professionnels de la littérature. Dans ces zones, le français est doté « d'une hybridité qui reconfigure son champ sémantique, le rebalise, le désenclave, l'éloigne de son centre habituel vers une périphérie plus ouverte, plus piquante » (A. MARZOUKI, p. 157). La théorie et la pratique de l'appropriation envisagées par Cl. CAITUCOLI ne sont possibles que dans le cadre de cette subversion porteuse de renouvellement.

Le voyage en francophonie est, en définitive, un voyage en Cratylie. La langue française que les francophones ont reçue en héritage est d'abord un instrument, elle « n'est jamais un matériau définitivement codifié » (A. MARZOUKI, p. 157). Pour figurer leur travail sur la langue, les écrivains utilisent souvent la métaphore du déplacement qui est omniprésente dans leurs œuvres. « La trajectoire

de chaque écrivain » (J. BISANSWA, p. 11) montre que le territoire de la langue est fort vaste et tous ceux qui y pénètrent ont des entrées qui leur sont propres. Chaque écrivain a son « passage Nord-Ouest » (M. Serres) ; l'essentiel, s'il faut en croire Hermès, étant donc de passer. En multipliant les images du déplacement, les écrivains indiquent métaphoriquement l'exigence de se dégager de l'emprise idéologique de la métropole. L'écriture et la mise en route correspondent à deux démarches solidaires et interdépendantes ; la métaphore du déplacement permet de superposer l'espace sensible à l'espace linguistique, elle autorise les écrivains à découvrir des chemins qu'ils sont les seuls à parcourir dans les deux sens et sur toute leur longueur bien qu'ils soient faits de multiples segments que d'autres ont parcouru à leur manière.

Le texte se transmue ainsi en « un tissu hybride » (A. MARZOUKI, p. 147), une séduisante interlangue. Il est clair que les auteurs considérés n'évoluent pas dans les mêmes contextes et ne parlent pas le même Français. Mais, dans ces œuvres, le Français, enrichi par des apports féconds, devient, plus que partout ailleurs, une langue vivante parfois soumise à l'épreuve de l'éclatement et de la dispersion (C. MAZAURIC ; A. MARZOUKI ; Christine LE QUELLEC COTTIER). De la sorte, la question des sens et de leur dérèglement permet de transformer l'atelier d'écriture en un espace magique caractérisé par l'éblouissement des lettres et la mobilisation de toutes les ressources du langage. Dans cet atelier béant, l'écriture devient un banquet, une fête où les écrivains exhibent leur travail sur la langue.

En somme, les perspectives originales des articles de ce volume montrent que la réappropriation du français en francophonie s'énonce dans un mélange de subtilité, d'impertinence et de lyrisme qui n'est pas sans séduction. Par ses pratiques d'écriture, l'écrivain se joue du français. Il incarne, à lui tout seul, l'univers d'une parole illimitée et prodigue qui se définit comme libre déraison de l'acte ludique et gaspillage du signe. Sa démesure s'exprime ainsi à travers l'affirmation artistique des valeurs de gratuité polysémique et des valeurs de dépense. Tout entière au verbe attachée, l'aventure sémiologique des écrivains francophones s'effectue dans un laboratoire où s'expérimentent les multiples (im)possibilités de la langue. Incarnant la figure de nouveaux Thésée à la poursuite du Minotaure dans le Labyrinthe des mots, les romanciers, poètes et rappeurs, dans une harmonieuse complicité des formes et des fonctions, réalisent une alchimie de l'oratoire qui a étendu le temps de sa vibration jusqu'à nous et qui nous convie à être en francophonie.

Alioune-B. DIANÉ

Professeur

Université Cheikh Anta Diop de Dakar